

2. ÉTUDE DES PERSONNAGES

La mère

Le lecteur ne connaît pas son prénom ; son identité est passée sous silence. La description du personnage s'appuie sur des témoignages, des photos et surtout sur les souvenirs de la narratrice.

a) *Le passage des années*

La description physique de la mère ponctue tout le récit : cela souligne l'évolution du personnage et marque le passage des années, mais cela permet aussi de rendre compte de l'évolution du regard d'Annie.

La précision des détails physiques est toujours fugace, brève : « C'était une belle blonde assez forte [...] aux yeux gris » (p. 32). La couleur de ses cheveux est précisée à plusieurs reprises, symbole du vieillissement. De « belle » et « rousse », elle devient « très forte », porte « du duvet sous le menton », puis a les « cheveux très blancs ». Ses vêtements, souvent décrits, sont symboliques de son milieu social et permettent aussi à Annie de dire, avec une économie de moyens, le déclin physique.

La longue description de sa maladie montre une autre personne : « Son histoire s'arrête » (p. 89). Elle n'est plus une mère, plus une femme même et devient étrangère à elle-même. Le rapport mère-fille s'inverse : tous ses gestes maladroits, ses délires, montrent son attitude infantile. La narratrice insiste sur ce contraste, saisissant, entre sa mère lorsqu'elle était plus jeune, une femme à la présence forte, et cette femme fragile au comportement régressif.

La dernière image d'elle efface toutes les autres puisque la mort fait d'elle « une petite momie » (p. 11).

b) *Un destin de travailleuse*

La mère poursuit l'itinéraire « classique » d'une fille d'ouvrier : quittant l'école à douze ans pour travailler à l'usine, elle se marie tôt et devient commerçante, ce qui est pour elle une petite ascension sociale (« fière d'être ouvrière mais pas au point de le rester toujours, rêvant de la seule aventure à sa mesure : prendre un commerce d'alimentation », p. 39).

Elle est courageuse, travailleuse et consciencieuse, ce qui lui permet d'évoluer : « Elle travaillait avec force et rapidité, tirant sa plus grande fierté de tâches dures [...] » (p. 54). Sous la plume d'Annie Ernaux, elle devient l'archétype de la roturière qui est le pilier de la famille et qui travaille d'arrache-pied pour avoir une vie décente, mais qui est physiquement abimée par les années de labeur. Avec cette différence que son désir de s'en sortir est toujours vivace, ce qui se remarque notamment par le biais d'une amélioration de son langage, symbole selon elle d'une élévation sociale : « Il lui semblait normal que je la "reprenne" quand elle avait dit un "mot de travers" » (p. 57).

c) *Une mère aimante*

Sa rudesse de caractère, voire parfois sa brutalité, ne font pas oublier à sa fille qu'elle a été malgré tout une mère aimante. La tendresse maternelle est faite d'attentions et de sollicitude, mais aussi de sévérité. Elle sait prendre soin de sa fille, accordant notamment beaucoup d'importance à sa santé : « Elle me conduisait chez le dentiste, le spécialiste des bronches, elle veillait à m'acheter de bonnes chaussures [...] » (p. 51).

Sa préoccupation constante est « de [lui] donner ce qu'elle n'avait pas eu » (p. 51). Par l'intermédiaire de sa fille, elle peut enfin espérer atteindre une réalité à laquelle elle n'a pas eu accès. Souhaitant que sa fille réussisse, elle l'inscrit dans une école privée afin de lui donner plus de chance et suit de près son travail scolaire.

Les moments de tendresse sont décrits avec retenue : « elle me serrait contre elle et j'étais sa «poupée» » (p.51). L'alternance de descriptions, parfois tendres, parfois sans concessions, montrent bien le regard entredeux de la narratrice, qui éprouve des sentiments contradictoires.

La narratrice

C'est la mort de sa mère qui permet de donner vie à la narratrice. Son prénom n'est jamais cité non plus, mais il ne fait aucun doute qu'elle se confond avec l'auteur. Elle est représentée par le « je » narratif.

a) *L'enfant, l'adolescente, la femme*

Le portrait esquissé est partiel : elle est surtout décrite dans le rapport maternel.

Sa **naissance** est brièvement évoquée : « [...] au début de 1940, elle attendait un autre enfant. Je naîtrai en septembre » (p. 43). **L'enfant** est alors en symbiose avec sa mère ; les premières années ne sont troublées que par la présence du père : « Il me semble que nous étions tous les deux amoureux de ma mère » (p. 46).

L'adolescente est révoltée et romantique : « Je me suis mise à mépriser les conventions sociales, les pratiques religieuses, l'argent. Je recopiais des poèmes de Rimbaud et de Prévert [...] » (p. 64). L'éveil de la sexualité et le changement du corps sont douloureusement ressentis face à une mère perçue comme « castratrice » : « Mon angoisse, le moment venu, de lui avouer que j'avais mes règles [...] » (p. 60).

La **jeune femme** tente de s'épanouir malgré la mainmise maternelle. Lorsqu'elle s'éloigne, la distance géographique l'apaise. La narratrice ne nous livre presque rien de son mari et les quelques commentaires y faisant allusion ont une teneur sociologique : « [...] nous avons les mêmes opinions politiques de gauche, nous n'étions pas originaires du même monde » (p. 70). Ses enfants apparaissent eux aussi très brièvement. En outre, on ne sait rien de son métier. La frustration est tout de même perceptible ; on sent que la femme qu'elle est n'est pas comblée : « Entre les cours dans un lycée de montagne, un enfant et la cuisine, je suis devenue à mon tour une femme qui n'a pas le temps » (p. 72).

Les images d'elles sont disséminées : au détour d'une phrase, le lecteur apprend qu'elle est divorcée, puis qu'elle a un amant. Annie Ernaux ne veut rien d'autre que broser le portrait de sa mère ; par conséquent, tous les détails qu'elle donne sur elle-même servent à l'établissement de ce portrait.

b) *La culpabilité*

La culpabilité est un leitmotiv que l'on retrouve tout au long du récit.

La narratrice se sent écartelée entre deux mondes ; sa réussite scolaire lui fait ressentir la distance culturelle entre elle et ses parents. L'enfant est d'abord aveuglée, toute d'admiration face à la présence maternelle, puis la honte éprouvée face à ses parents fait naître chez elle une grande culpabilité qu'elle ressentira toute sa vie : « J'avais honte de sa manière brusque de parler et de se comporter, je lui faisais grief d'être ce que, en train d'émigrer dans un milieu différent, je cherchais à ne plus paraître » (p. 63). Son mariage, notamment, lui fait entrevoir un autre monde : « La mère de mon mari, du même âge que la mienne, avait un corps resté mince, un visage lisse, des mains soignées » (p. 70).

On comprend alors qu'héberger sa mère lors de sa maladie est une façon de se racheter, tout comme l'écriture grâce à laquelle elle tente de retrouver un équilibre : « En écrivant, je vois tantôt la "bonne" mère, tantôt la "mauvaise". Pour échapper à ce balancement venu du plus loin de l'enfance, j'essaie de décrire et d'expliquer comme s'il s'agissait d'une autre mère et d'une fille qui ne serait pas moi » (p. 62). L'écriture lui permet de sortir de cette « déchirure entre deux mondes », expression qu'elle employa dans un entretien en 2003.